

Pour BRASSENS le PARIS a fait le plein

VENDREDI soir, au « Paris », une salle combe était venue voir et écouter celui qui se dit l'ennemi d'une société ennemie de l'homme — Brassens — et qui devait tenir la scène pendant près d'une heure et demie.

En première partie, Martial Carré (qui interprète par ailleurs deux de ses compositions : « La chose » et « Les ratés de la bagatelle »), nous présenta :

● Jean-Pierre Lang, un jeune dont le style et le genre sont à la fois plaisants et peu communs.

● Colette Chevrot, accompagnée de Jean-Pierre Lang et Jean-Noël Favrot, et qui chanta entre autres, « Les livres et les cahiers », une chanson qui montre un goût profond de la recherche et de la finesse.

● Boby Lapointe, chanteur comique et plein d'ambiguïté.

Cette première partie, bien que variée tout en restant toute entière dans le contexte de la soirée avec Georges Brassens, relevait d'une haute qualité, mais le mythe Brassens était là et toute la salle n'était pleine que pour lui.

Après l'entracte, Brassens annoncé, les applaudissements pleuvaient de partout, mais à peine l'artiste fut-il sur scène qu'un silence de culte s'établit. Cet homme, là, en face de nous, apportait avec sa présence on ne sait quelle thérapeutique de calme, de prise de conscience...

Dans cette salle où le nombre de jeunes était remarquable, et que ce soit pour les nouvelles ou les plus anciennes chansons, le public manifestait tout autant d'enthousiasme. C'est que le public trouve dans les vers de Brassens des choses qu'il comprend et qui le concerne. On comprend que le vocabulaire le plus violent soit pour le poète une sorte de nécessité : il s'agit pour lui de témoigner, de choquer, de scandaliser, car, sans scandale, les bonnes gens resteraient dans leurs tranquilles habitudes et l'« énergième » qui leur fait face ne trouverait pas de raison d'être là. En fait, c'est bien à travers ses malotrus, truands, hors-la-loi de toutes espèces que l'hypocrisie des bonnes mœurs et des bonnes sociétés nous apparaît.

Pourtant, dans ses nouvelles chansons, nous sentons chez Brassens une évolution. Ce ménestrel des temps modernes montre plus de raffinement dans son œuvre.

Mais il reste le même homme, seul avec lui-même, parce qu'il le veut, parce qu'il s'est retiré de cette société qu'il considère sans valeur et qu'il n'aime pas, lui-même nous le dit dans son poème intitulé « Le pluriel ». Cela ne veut pas dire que Brassens n'aime pas l'homme ; non, il n'est pas misanthrope ; dans un de ses derniers poèmes : « Le grand chêne », il est difficile de ne pas voir en cet arbre qui s'est isolé à l'orée du bois, l'auteur en personne, cet arbre qui pleure devant les amoureux et qui se laisse abuser de confiance par ces deux hors-la-loi.

Non, Brassens — et c'est pour cela qu'on ne peut pas le considérer comme un troubadour — renie la société et ses règles : « J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main ».

Mais ce ne sont pas toujours sa vie et ses conceptions que nous retrouvons à travers ses poèmes. Ses sentiments, ses désirs y apparaissent aussi, et certains poèmes sont même purement littéraires, comme « Le Moyenâgeux », par exemple.

Brassens c'est en quelque sorte une révolution dans l'art...